

JEAN-YVES DUCOURNEAU

L'AUTRE COMBAT

Vers une reconstruction humaine
des militaires blessés,
des sans-abri, des prisonniers

PRÉFACE DE MGR LUC RAVEL



4^e de couverture

« Puisse le lecteur ouvrir ce livre d'une main tremblante, le cœur en peine, et le refermer d'une main ferme, le cœur en paix. »

MGR LUC RAVEL, ÉVÊQUE AUX ARMÉES FRANÇAISES

* * *

Personne n'est à l'abri de connaître un jour une désolation profonde. Telle est la leçon que le père Ducourneau tire de son expérience de vie auprès de ceux qu'il appelle nos frères de la rue, nos frères des prisons ou nos frères militaires, blessés dans leur corps et leur cœur.

Il montre dans ce livre que, quand ces personnes croisent nos routes quotidiennes, nous n'avons pas d'autre choix que de vivre en fraternité solidaire avec elles, si nous voulons agir en êtres humains.

Il ne s'agit pas d'être « spécialiste » de quoi que ce soit, mais d'être simplement « porteur d'amour » car le combat que ces personnes blessées sont amenées à vivre n'est pas un combat ordinaire. Il est le combat pour se remettre debout, conscient de la dignité qu'ils n'ont jamais perdue mais dont nous sommes capables de nier la noblesse lorsque nous osons juger de la valeur de leur vie. Il est justement le combat du sens de leur vie, il est le combat de la fraternité d'âmes que nous sommes appelés à gagner contre toutes les forces déstructurantes qui invitent à la mort. Enfin, il est le combat qui montre que l'homme, cet être complexe, est à la fois physique, psychique et spirituel, et donc qu'il est appelé à être bien plus grand que ce qu'il est, et quel que soit ce qu'il paraît aux yeux du monde.

Voilà L'autre combat...



*Né en 1960, le père **Jean-Yves Ducourneau**, prêtre de la Mission de saint Vincent de Paul, a été aumônier de prison avant d'être aumônier militaire. Il a servi notamment à la Légion Etrangère. Il a participé à des opérations extérieures menées entre autres au Liban, au Kosovo, en Côte d'Ivoire et en Afghanistan. Ce livre s'inscrit dans la suite de: Jésus, l'Église et les pauvres et Les Cloches sonnent aussi à Kaboul.*



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

n'y accéderont jamais, la tradition catholique le présente accolé d'un adjectif difficile à comprendre car il n'appartient plus au vocabulaire quotidien. C'est *l'espace théologal* avec la foi, l'espérance et la charité et nous, au milieu. Voici l'homme, doté de la Foi, dans une lumière hors norme qui lui permet de sentir la présence et la personnalité de Dieu, de goûter sa voix et son action. L'homme doté de l'Espérance, dans un élan qui tient du désir et de la soif, mais un désir et une soif qui transpercent les choses de la terre sans les mépriser, pour tendre à une autre Terre où se vit une intimité visuelle avec Dieu. L'homme, doté de la Charité, dans un Amour étonnant puisqu'il ne dépend ni de ses humeurs ni de son courage ni d'aucune de ces modifications épisodiques de son cœur.

L'autre combat conduit à vivre droit, en homme vrai, au sein de ces quatre espaces, sans renoncer à y pénétrer, pas à pas, alors que tombent les ruines de nos rêves avec la charge des blessures. Personne ne peut en parler autrement qu'en termes de combat. Les priants le savent : le combat continue jusque dans la prière. Mais la prière ouvre l'esprit à des forces immenses. Tout homme peut se glisser dans la prière d'un monastère ou s'essayer lui-même à prier avec ces mots ou ces élans qu'il trouve dans son cœur dès qu'il y revient. Mais encore faut-il qu'il y revienne...

Un souvenir vieux de vingt siècles persiste dans la mémoire de l'Église. L'apôtre saint Paul se prépare à partir vers sa mort, son corps est déjà brisé par des supplices subis tout au long de ses voyages, des naufrages, des lapidations, des flagellations ; son âme est transpercée par des angoisses et de son esprit, il crie

vers Celui qui le rend fort alors qu'Il l'a choisi faible. Il s'adresse une dernière fois aux anciens d'Éphèse avec toute la tendresse de son cœur par ces mots que je fais miens aujourd'hui :

« Et maintenant, je vous confie à Dieu et à la parole de sa grâce...

En toutes choses, je vous ai montré qu'en se donnant ainsi de la peine, il faut secourir les faibles et se souvenir des paroles du Seigneur Jésus, car lui-même a dit : il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » (Ac 20, 32.35)

Puisse le lecteur ouvrir ce livre d'une main tremblante, le cœur en peine, et le refermer d'une main ferme, le cœur en paix.

+ Luc **RAVEL**,
Évêque aux Armées françaises,
Novembre 2012.

Introduction

Le combat invisible

« La souffrance humaine constitue en soi comme un monde spécifique qui existe en même temps que l'homme, qui apparaît en lui et qui passe, et qui parfois au contraire ne passe pas mais s'établit et s'approfondit en lui... Les hommes qui souffrent se rendent semblables les uns aux autres à cause de l'analogie de leur situation, de l'épreuve de leur destinée, ou à cause du besoin de compréhension et d'attention, et peut-être surtout à cause du problème persistant du sens de la souffrance. »

JEAN-PAUL II,
Le sens chrétien de la souffrance humaine

Cela fait près de vingt ans qu'au fil des missions pastorales qui jalonnent ma vie de prêtre de la Mission de saint Vincent de Paul, je croise sur ma route, ou plutôt sur la leur, des enfants, des femmes et des hommes blessés par les soubresauts de leur vie. Ces blessures, aussi diverses que variées, parfois aussi invisibles que profondes, ont, d'une certaine manière, rejoint les miennes, enfouies dans une histoire jalonnée de faiblesses et ponctuée de méandres...

Frères de la rue, prostituées, détenus, tous ces blessés de la vie ont balisé de leurs souffrances physiques et psychiques le début de ma vie sacerdotale qui, d'emblée, fut ainsi projetée sur les trottoirs de l'indifférence d'un monde aveuglé par sa propre lumière égocentrique et virtuelle.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

vaille, dans la relation entretenue. Cela me semble bien entendu valable pour la façon dont nous abordons la personne handicapée. Notre façon d'être avec elle, de la regarder, de l'approcher, de lui parler participe-t-elle de son « relèvement » ou de son « abaissement » ? Chacun peut y réfléchir en son âme et conscience.

Un regard de compassion charitable, vrai et sans faux-fuyant, est nettement plus positif et doit être privilégié, parce qu'il est *toujours* porteur d'espérance constructive.

N'omettons pas, de plus, le fait que le handicap, notamment lorsqu'il est considéré comme très lourd et irréversible, peut faire peur à l'entourage qui va, consciemment ou non, se déclarer incompetent pour l'assumer, laissant la personne souffrante vivre une « double peine » : le handicap lui-même et l'abandon entraînant fatalement la solitude – nous y reviendrons – avec sa cohorte d'indéniables conséquences fâcheuses. Cela induit, pour le personnel soignant, de ne jamais laisser de côté la famille du frère blessé, car elle aussi subit un traumatisme qu'elle devra surmonter avec du temps et de l'aide.

Puis, et c'est malheureusement souvent le cas, la déstructuration devient, en plus d'être somatique, une désolation psychologique, c'est-à-dire qu'elle peut rejaillir sur le for interne et tous les aspects relationnels de la personne blessée, lui faisant penser qu'elle ne compte plus pour personne, *a fortiori* lorsqu'elle est déjà « abandonnée » par les siens. L'émotionnel, le sentimental et le ressenti étant dramatiquement atteints, on assiste, impuissant dans un premier temps, à une déstructuration de l'esprit – de la nature même de

ce qui fait l'homme raisonnable ; le signe principal et ultime de cette déstructuration est une farouche perte de l'*espérance* – qui renvoie bien plus loin que le simple *espoir*²⁰ – et donc un enfermement sur soi, dans le désespoir et l'ombre, triste *anti-lumière* devenue « stade ultime de la détresse, y ajoutant la référence à un futur sans solution²¹ ».

Ce petit livre sans prétention²², qui n'est pas écrit par un spécialiste de quoi que ce soit, veut affirmer que *rien* n'est jamais perdu, mais que *tout* est possible. Le message est limpide. Il n'y a pas de fatalité dans le désespoir car il existe un autre chemin ; certes, il est sinueux et long, mais il existe, la vertu d'espérance ne permettant pas d'en douter. La finalité épistolaire de ces quelques chapitres est d'ouvrir la perspective d'un chemin de lumière, qui peut sembler étroit et difficile à atteindre, mais qui se trouve à l'opposé de celui, très ombreux, de la désespérance et de l'abattement. Affirmons d'emblée que ce chemin est éclairé, peut-être faiblement pour certains, mais éclairé quand même, par une lumière qui ne cesse jamais de briller et qui attend que l'on s'en approche. Plus que la lumière naturelle qui est nécessaire et qui allume déjà le flash d'une certaine « résurrection », elle est la lumière « divine » qui permet à l'*Un* de rejoindre, *nu* de toute nuit, l'amour du *Tout-Autre*. Nous le verrons dans un autre chapitre.

Toutefois, admettons dès à présent que cette douce lumière, souvent invisible à nos yeux de chair, mais perceptible aux yeux du cœur, ne brûle pas mais éclaire, ne détruit pas mais purifie, ne repousse pas mais rassemble. J'ai foi en cette lumière essentielle pour la réussite de la vocation de l'homme, car je

sais ce qu'elle a déjà fait autour de moi. Cette foi qui est mienne, quoique imparfaite, appelle cette lumière d'un nom qui attire et fait peur, tant il peut être bien ou mal compris : Dieu. Ma certitude est de dire que Dieu, cet être indéfinissable et infini donné à nos limites en la personne de Jésus-Christ, est toujours de l'ordre du *possible*. Le Christ, ce Dieu Incarné, est pour moi le « médecin total » – je l'expliquerai plus loin – bien que son incommensurable mystère lui fasse choisir de compter sur l'homme, créé *très bon*, pour le révéler et l'approcher.

L'homme, simple être définissable et fini offert à l'éternité par grâce, doit sans cesse apprendre et comprendre que l'enjeu suprême de sa vie est sa spiritualité et qu'il ne peut y avoir de véritable accompagnement humain global, ni même de véritable développement humain, s'il fait l'impasse sur cela. Sans la foi, dont nous aborderons plus loin et plus en profondeur le sens, il manque à l'homme une dose d'humanité, celle de la « joie parfaite ». Mais nous entrons là encore dans un *autre combat*... qui est, peut-être, le seul qui vaille vraiment le coup, parce qu'il peut se heurter à une fausse sagesse humaine faisant penser, par une raison dévoyée, qu'il n'a pas lieu d'être. Ainsi, si le raisonnement humain peut faire obstacle à la foi, la foi, quant à elle, sera là pour purifier cette raison et la guider vers ce qu'elle a de meilleur.

Le bienheureux Jean-Paul II affirmait que foi et science, comme foi et raison, ne s'opposent pas, mais se complètent si chacune voit en l'autre une sœur pour grandir : « Foi et raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité²³. » Voilà pourquoi,



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

cet accompagnement ; j'en ai été moi-même bénéficiaire lorsque je fus en Afghanistan et j'adresse un hommage appuyé à tout son personnel se dévouant à cette noble cause qui n'est pas, on peut l'imaginer, sans difficulté.

Cela ne gêne en rien ni n'interfère avec la mission d'un autre personnage dont l'utilité, la pertinence, la clairvoyance, la compétence et la disponibilité n'ont jamais été mises en doute depuis des lustres, par ceux qui ont su apprécier concrètement sa présence, y compris les « professionnels » de l'accompagnement « psy » qui ont parfois besoin d'écoute. Ce personnage, hors hiérarchie et sans armes, dont le rôle peut paraître un peu « décalé » pour certains soldats rigoristes, c'est le *Padré*, l'aumônier militaire catholique, principalement le prêtre, l'homme des sacrements, l'homme du Signe de l'amour de Dieu, l'homme que même les musulmans chiites libanais – que j'ai croisés sur ma route lors de deux séjours au Sud-Liban – appellent « homme de Dieu ».

« L'aumônier des forces armées, homme de spiritualité, de réflexion et d'éthique, est aussi homme d'écoute, d'accueil et de conseil pour celui qui le souhaite, quelle que soit sa conviction religieuse ou philosophique. Ce soutien, comme le service culturel, s'adresse également aux militaires blessés ou hospitalisés ainsi qu'aux familles, en particulier au cours des engagements ou, cas dramatique, lorsque leur proche est tué en service ou au combat⁴². »

Il est exact, cependant, qu'il existe aussi une aumônerie protestante réalisant également un excellent travail via ses pasteurs (hommes et femmes) zélés et dévoués à la cause

militaire. À ceux-là s'ajoute, depuis 2005, l'aumônerie musulmane, avec ses jeunes aumôniers, dont la plupart découvre le milieu militaire. Il existe aussi, mais avec moins d'effectifs et une présence différente, l'aumônerie israélite. Mettant de côté nos *légitimes* divergences – nous ne sommes pas là pour débattre de théologie –, nous œuvrons ensemble pour le « bien » de chaque soldat au moyen de la vertu qui nous unit : la charité⁴³, dont nous verrons la définition plus loin.

Ce qui est un fait acquis pour les quatre aumôneries militaires, c'est qu'« en même temps qu'il faut soigner le corps, il faut aussi s'occuper des âmes⁴⁴ », et que, dans ce domaine, elles ont toute leur place, leur raison d'être et leur rôle irremplaçable. Néanmoins, on constate avec regret que parfois, au sein même des armées, le rôle des aumôniers ne semble pas émouvoir plus que ça, jusqu'à être remis en cause, surtout par ceux qui n'ont jamais eu recours à eux. À ceux-là et à tous leurs disciples, il apparaît utile, et cela ne déborde pas de notre sujet, de rappeler que « la présence d'un homme de Dieu rappelle les valeurs fondamentales pour lesquelles nous combattons, nous Armées françaises, notamment le respect de la dignité de la personne humaine, au cœur même de la violence et de l'horreur⁴⁵ ».

Le durcissement constaté, assez vite après les débuts de l'Opération « liberté immuable » d'octobre 2001, mise en place par les États-Unis avec l'aval de la communauté internationale et visant à faire tomber le ténébreux gouvernement taliban du Mollah Omar en Afghanistan, en représailles à l'attentat du World Trade Center du 11 septembre 2001⁴⁶, a également

contribué à exposer nos soldats, ainsi que tous les soldats de la coalition créée à cet effet, à des risques majeurs, dont le risque extrême est la mort au combat.

Ainsi, il est clair que les militaires qui sont ainsi projetés dans des territoires hostiles, en particulier aujourd'hui en Afghanistan, et cela sera valable partout où ils seront envoyés, sont confrontés à des situations parfois douloureuses, dont certaines, parce que soudaines, développent un stress inconsidéré se rapprochant de l'effroi, que l'on définit par une peur intense qui s'installe subitement. Ces situations, pouvant déboucher sur des blessures physiques irréversibles et bien visibles, entraînent indéniablement d'invisibles blessures psychologiques, liées ou non à une perte de l'intégrité physique, car elles peuvent être simplement attachées à ce que le soldat a vu de dramatique autour de lui.

4. La souffrance, lieu commun

Indéniablement, la souffrance est le sinistre point commun entre ces trois mondes au sein desquels la douleur trace sa route. Venue en cruelle intruse, elle s'impose en faisant peur. Ténébreuse et obstinée, elle ne lâche pas prise tant qu'elle n'est pas vaincue par la lumière. Dominante et déstabilisante, elle fait redouter l'avenir à un point tel qu'elle est capable d'ouvrir les portes de la mort, pour laquelle elle travaille. Elle est source d'une interrogation constante et obsédante sur le sens de la vie, dont elle essaie de masquer la véritable réponse, en remettant en cause la possibilité du bonheur et de la guérison. Ouvrant la route de l'inconnu qu'elle semble peindre de noir, elle est une



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

[29](#) Cf. évangile selon saint Luc 4, 16 à 21.

[30](#) Citons en particulier l'Ordre de Malte, dénommé ainsi depuis son arrivée sur l'île de Malte en 1530, après les quatre siècles passés en Terre Sainte. Cet Ordre, régi comme un État, et appelé initialement « l'Ordre des Chevaliers Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem », a été fondé par le frère Gérard de Martigues en 1099, pour soigner pèlerins et soldats, et protéger les premiers sur la route du Saint-Sépulcre.

[31](#) Les « Conférences » sont nées de la volonté de Frédéric Ozanam, en 1833, qui, inspiré par la spiritualité de saint Vincent de Paul, écrivait ceci : « Nous ne voyons Dieu que des yeux de la foi et notre foi est si faible. Mais les pauvres, nous les voyons des yeux de la chair... ici, l'incrédulité n'a plus de place possible et nous devrions tomber à leurs pieds et leur dire : vous êtes nos maîtres et nous serons vos serviteurs, vous êtes les images sacrées de ce Dieu que nous ne voyons pas et, ne sachant pas l'aimer autrement, nous l'aimerons en vos personnes » (lettre de 1836).

[32](#) Cf. magazine *La Vie*, n° 3506 du 8 novembre 2012, p. 11.

Rappelons qu'en 2012, le rapport annuel du Secours catholique constate que la grande pauvreté touche aujourd'hui 2 millions de personnes, soit 500 000 de plus qu'en 2002.

[33](#) On estime aujourd'hui en France à 50 000 le nombre d'enfants et d'adultes porteurs d'une trisomie 21.

[34](#) Nombre de détenus recensés en France en 2012. À ce nombre s'ajoutent les 10 000 personnes en liberté « conditionnelle » avec le « bracelet » et les 75 000 en sursis. Le taux de surpopulation global (incluant maisons d'arrêt et centrales) est de 115 %.

[35](#) Le taux moyen de récidive (incluant petites et lourdes peines) est de 52 % en France, contre 26 % au Danemark où le système carcéral est totalement différent et beaucoup plus respectueux de la dignité humaine et des familles.

[36](#) Cf. notamment le documentaire de Régis SAUDER, *Être là*, tourné au sein du service médico-psychologique régional de la prison des Baumettes à Marseille.

[37](#) « À dix heures, l'attaque se produisit... à quatorze heures, seconde attaque... La tête bourdonne, on n'en peut plus... Nous nous tassons dans notre trou, nous protégeant des éclats avec notre sac, recroquevillés sur

nous-mêmes, abrutis, anéantis, personne ne dit mot, la poitrine serrée, on attend l'obus qui va nous anéantir. C'est fou. Les blessés augmentent autour de nous... Que faire ? Nous sommes dans des nuages de fumée, l'air est irrespirable, c'est la mort partout. » Henri DESAGNEAUX, *Journal de guerre 14-18*, Denoël, 1971.

[38](#) « Des hurlements de rage et de désespoir fusèrent de ma gorge. Aucun cauchemar, je crois, ne peut atteindre en intensité cette réalité. Je compris à ce moment seulement la signification de tous ces cris d'horreur et de désespoir que j'avais perçus lors de divers combats auquel j'avais participé... Maintenant, je sais plus encore que c'est dur de voir mourir un camarade. Je sais que c'est presque aussi dur que de mourir soi-même. » Guy SAGER, *Le soldat oublié*, Robert Laffont, 1967.

[39](#) Je renvoie ici à l'excellent livre du général Didier TAUZIN sur le sujet : *Rwanda, je demande justice pour la France et ses soldats*, éd. Jacob-Duvernet, 2011. Je cite, en annexe, un passage éloquent sur l'espérance du peuple tutsi meurtri, qui a profondément marqué l'auteur.

[40](#) Par exemple, 38 soldats américains de retour d'Irak ou d'Afghanistan se sont donné la mort en juillet 2012. On note aussi parmi ces « vétérans » une augmentation sensible des agressions sexuelles, une augmentation tout aussi dramatique des divorces et des problèmes financiers. En outre, des études américaines montrent que plus de 20 % des soldats envoyés en Irak ou en Afghanistan sont victimes de troubles de stress post-traumatique.

[41](#) Claude NIÈRES, *Faire la guerre*, éd. Privat 2001, p. 243.

[42](#) Xavier DE WOILLEMONT, « L'aumônerie catholique », revue *Inflexions*, n° 10 de janv-mars 2009, « Fait religieux et métier des armes ».

[43](#) Le général IRASTORZA, ancien Chef d'État-Major de l'Armée de Terre, disait : « Pourquoi nos jeunes se sentent-ils bien chez nous ? Parce qu'ils trouvent une famille dans ce monde troublé ; des “frères” et des “pères”, tels les aumôniers. » Revue *Inflexions*, n° 10, 2009, p. 84.

[44](#) Claude NIERES, *op. cit.*, p. 178.

[45](#) Xavier DE WOILLEMONT, *op. cit.*, p. 88.

[46](#) Cf. Jean-Yves DUCOURNEAU, *Les cloches sonnent aussi à Kaboul*, 2^e et 3^e partie, EDB, 2011.

[47](#) JEAN-PAUL II, *Entrer dans l'espérance*, Plon-Mame, 1994, p. 112-113.

[48](#) Blessure *physique* : douleur et souffrance purement somatiques.

Blessure *psychique* : gestion par le corps de cette douleur qui entraîne nécessairement une « déprime » morale. Blessure *psychologique* : gestion difficile par l'esprit et l'émotion de cette déprime morale, mais surmontable. Blessure *psychiatrique* : impossibilité de guérir de cette douleur et nécessité d'un accompagnement médical (et médicamenteux) sur du long terme (ou à vie).

[49](#) Cf. épître de saint Jacques 1, 13 : « *Que nul, s'il est éprouvé, ne dise : "C'est Dieu qui m'éprouve." Dieu en effet n'éprouve pas le mal, il n'éprouve non plus personne* ».

[50](#) JEAN-PAUL II, *op. cit.*, p. 113.

[51](#) BENOIT XVI, encyclique *Caritas in veritate*, n° 45.

[52](#) Psaume 22, 2.

[53](#) Adolphe GESCHE, « L'affrontement du mal », revue *Christus*, 194, HS, mai 2002, p. 32.

[54](#) Livre d'Isaïe 49, 15.

[55](#) Première lettre de saint Paul aux Corinthiens 13, 8.

[56](#) Adolphe GESCHÉ, *op. cit.*, p. 32. En effet, du haut de sa croix de souffrance, Jésus lui-même récapitule et assume cette effroyable douleur de l'homme désespéré née du sentiment d'être « abandonné » dans une solitude mourante. Cf. évangile de saint Matthieu 27, 46.

[57](#) « *Je sais bien, moi, que mon rédempteur est vivant... Et après qu'on aura détruit cette peau qui est mienne, c'est bien dans ma chair que je contemplerai Dieu... Mes yeux le verront, lui, et il ne sera pas étranger.* » Livre de Job 19, 25-27.

[58](#) Etienne RICHER, *La force de l'espérance*, coll. « Doctrine et foi », n° 3, EDB, 1997, p. 29.

[59](#) Dans *Deus caritas est*, Benoît XVI redéfinit le mot latin *caritas* (comme *agapé* en grec) pour désigner quelque chose de très fort. De ce fait, *caritas* est bien loin de ce que les profanes appellent « charité », notamment celle qui est « bien ordonnée ». La définition chrétienne du mot *caritas* est



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

entraîné, seul ou agrégé à sa nouvelle « famille » hétéroclite née dans la rue et qui subit les mêmes fléaux d'infortune, dans un tourbillon destructeur dont il aura du mal à s'échapper. Une descente dans les méandres de la désespérance se dessinera avec, comme la première, mais non la moins violente des étapes, une infernale accoutumance à l'alcool, et même à l'alcool fort. Ainsi, en voilant sa propre conscience de vapeurs alcoolisées, on en oublie la solitude.

La « bouteille », cet ami muet, devient un trésor à accueillir, à garder et parfois à défendre. Certains psychiatres affirment que, grâce à sa forme de biberon, elle renvoie inconsciemment à la béatitude de l'enfant qui tète et qui oublie tout ce qui l'entoure. Possible. Effectivement, le contenant devient parfois plus important que le contenu. On peut boire tout ce qui enivre et éloigne du présent insupportable, du vin de mauvaise qualité à la vodka premier prix en passant par la bière en litre, mais toujours boire, et boire à la bouteille.

Comme l'enfant qui tète, souvent les yeux fermés ou mi-clos, se coupe lui-même de l'univers en entrant dans une symbiose relaxante, rassurante et même fusionnelle avec sa mère, la victime de l'alcool a tendance, elle aussi, à fermer les yeux sur l'alentour et, ainsi, à se couper du reste du monde, jugé agressif. Il se coupe aussi de son propre univers immédiat et de son histoire présente et passée qu'il estime trop moche. Mais si l'enfant reste « attaché » à sa mère, la victime de l'alcool n'est plus attachée à rien, car après une bouteille en viendra une autre. La symbiose est le vide qui fusionne avec le néant. La ténébreuse désocialisation commence alors.

À la différence de l'acte de « manger » – notez que l'on ne parle pas de « déjeuner » ou de « dîner », mais de la forme basique et *utilitaire* –, l'acte de « boire » n'est pas un acte social. Sur le long terme, il devient en effet très difficile de prendre un repas tout seul. Ce dernier n'apporte aucune « sensation » amicale et affective, alors qu'il est très facile de coller ses lèvres au goulot d'une bouteille, lorsqu'on est seul et que l'on sait que l'alcool qui, à l'inverse du repas, n'a besoin d'aucun préparatif, peut faire « décoller » l'esprit pour l'éloigner de cette désolation tapissée de solitude pesante, où le silence devient assourdissant de misère, tant et si bien que le frère blessé se met, sans s'en apercevoir, à « parler tout seul » ou à parler à son ami muet, la bouteille. Manger n'apporte aucune sensation à l'homme seul, boire oui.

Rappelons, à ce propos, que dans nos sociétés occidentales, le repas est construit comme un partage, et un plaisir de partager. Une personne seule, avec le temps, pourra prendre l'habitude de faire du repas un besoin de nécessité vitale pour nourrir le corps. Peu lui importera la manière employée : un repas non chauffé, un repas à même les gamelles, le plus rapidement possible, car manger seul, parce que c'est triste, peut paraître aux plus fragiles comme une perte de temps. Si la meilleure façon de briser la solitude de certaines personnes, lors des fêtes de Noël par exemple, est de les convier à un repas festif autour d'une belle table dressée, c'est que la resocialisation passe par le *repas partagé*, indéniablement, et le partage sous toutes ses formes est bien l'une des armes de lumière de l'*autre combat*.

Pour la personne en désolation, le vide relationnel est donc

comblé par l'action de boire, mais celle-ci, dans sa déchéance cruelle et faussement perçue comme une solution, entraîne un autre vide plus sournois encore. Une des conséquences de ce « vide », de ce néant alcoolisé de l'esprit, est l'apparition de la violence, qui est la sœur cadette de l'enivrement. L'emportement, l'agressivité et la brutalité peuvent prendre facilement le dessus sur le calme, la pondération et l'affabilité et sur tout ce qui qualifie une relation humaine digne de ce nom. Des personnes peuvent ainsi se voir complètement transformées et défigurées par la violence qui prend possession de l'être blessé sans qu'il s'en aperçoive. « Je ne suis pas violent, me dit Marc, un jeune homme vivant dans la rue, je suis juste en colère et j'essaie d'exprimer mon malheur », précise-t-il alors qu'il vient de bousculer un de ses compagnons d'infortune, le faisant froidement tomber sur le sol. Irrémédiablement, la violence sournoise use de ses griffes acérées pour porter un coup fatal à la douceur du visage, à la sympathie des mains, au calme de la voix et à l'affectivité du cœur.

L'image encore bien nette de mon ami Didier me revient en mémoire. La trentaine malingre, le corps déjà fragile, les yeux semblant illustrer un malheur profond et irréversible, les cheveux mal coiffés tombant sur de frêles épaules osseuses, ce garçon, ce frère de misère, n'était pas fondamentalement violent. L'abandon et le rejet de sa famille, la lutte insatiable de la vie – diurne et nocturne – de la rue, la quête quotidienne d'un abri de fortune, la solitude et bien d'autres fléaux déshumanisants ont eu pour conséquence le repli sur soi – et



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

France du militaire parti en opération extérieure pour quatre, voire six mois. De toutes les façons, quelle que soit la situation sociétale au retour du soldat chez lui, des effets post-opérationnels, entraînant une certaine déstructuration, peuvent jaillir brusquement après la fin du séjour belliqueux qui a pu voir naître des traumatismes. On estime d'ailleurs que la période la plus propice pour déceler des troubles post-traumatiques consécutifs du stress au combat se situe entre le troisième et le sixième mois, bien que les symptômes puissent apparaître encore plus tard, même des années après. Cette blessure invisible peut faire germer des *flash back* comme des « souvenirs obsédants, visions hallucinées, cauchemars, sursauts, accès d'étrangeté et d'angoisse, sentiment d'insécurité, peur phobique de tout ce qui rappelle la guerre ou la violence, lassitude, impression d'être incompris, irritabilité et tendance au repli sur soi dans les ruminations amères⁸⁸ ». Tout cela replonge le soldat en désolation psychologique dans des épisodes de stress aigu qu'il a pu vivre lors des phases de combat, sur le terrain.

C'est ainsi que, comme s'il s'agissait d'un phénomène « naturel », le soldat revenant d'opération cherchera son « frère d'armes » qui saura tout comprendre. Ainsi, dès son retour « chez lui », le combattant pourra préférer être avec ses camarades de combat, avec lesquels il a vécu quelque chose de très intense, plutôt qu'avec sa famille, à laquelle il ne dira pas grand-chose sur ce qu'il a vécu, pensant qu'elle ne comprendrait pas. Ce même soldat sera peut-être tenté par une attitude agressive envers les siens, surtout s'il ne trouve pas ou

prou le sommeil ou s'il a des cauchemars récurrents. Parfois enfermé dans son histoire de combattant, il ne laissera passer aucune émotion et pourra être perçu comme détaché et indifférent aux autres, sauf à ses camarades de combat. Quant à l'agressivité, elle peut émerger soudainement et déstabiliser les relations construites avant l'opération qui a duré six mois. Des gestes inappropriés, des paroles blessantes, des réactions brutales ou des prises de risques sont possibles⁸⁹, même le geste fatal s'il s'estime trop incompris et qu'il ne peut sortir de son schème traumatogène.

Notons également que si le soldat qui rentre à la maison a été témoin de la mort au combat d'un de ses camarades, il peut aussi laisser transparaître un sentiment de culpabilité ayant trait au fait qu'il n'a pas pu le sauver. La perturbation psychologique est alors profonde et durable ; elle pourra entraîner des conséquences parfois irréversibles en commençant par la prise prolongée d'alcool qui sera comme une fuite de ces souvenirs traumatisants. À la maison ou en ville, contrairement aux zones opérationnelles où il est interdit ou fortement limité, l'alcool est disponible sans restriction. Le militaire blessé dans son cœur pourra, seul ou avec des copains qui ont vécu les mêmes événements, succomber à la grande tentation de boire jusqu'à s'enivrer pour tout « oublier », l'espace d'un instant, pour se sentir plus calme ou pour trouver le sommeil.

2. Les effets de la déstructuration

Les conséquences sur l'organisme humain des éléments déstructurants qui ont été évoqués plus haut sont, hélas, sans

appel. Les effets sont indéniablement négatifs sur l'ensemble de la personne humaine qui, nous le savons, forme un tout indivisible, car, en effet, lorsqu'une partie de l'être humain est touchée, cela rejaillit sur tout l'organisme, physique, psychologique et spirituel. C'est alors ce « tout » qui doit être soigné et accompagné, et cela par des personnes compétentes dans chacun des trois domaines, les deux premiers étant plus « spécifiquement » *humains*.

D'une manière globale et généralement commune à toute déstructuration humaine venant après un choc, qu'il soit physique ou psychologique, entraînant un changement dans la vie de l'individu, on notera une similitude dans les conséquences éprouvées. Ainsi, on peut dire, sans risque d'erreur, que solitude, dépression, repli sur soi, perte de l'estime de soi, peur de l'alentour et perte des repères habituels sont le lot commun d'une déstructuration de l'individu. À cela peut s'ajouter, en raison d'un possible dégoût de soi-même, une fuite stérile vers le rêve de devenir quelqu'un d'autre en prenant le chemin boueux de la négation de soi. De plus, peut s'ajouter, en complément de cette destruction intérieure, une destruction extérieure faite de prise d'alcool, de médicaments ou de drogues et de prise de risque démesurée entraînant le déni total de soi et, malheureusement, le suicide.

Tous ces symptômes se retrouvent aussi lorsque nous parlons de déstructuration lente, c'est-à-dire une descente quotidienne lancinante dans la misère, comme la vivent de nombreuses personnes acculées à quitter ce qu'elles ont construit patiemment, souvent avec difficulté, en raison d'une perte



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

me raconta alors cette difficile journée qui va le marquer à jamais. L'œil vif, la voix solide, le grand gaillard qui me dépasse de plus d'une tête se fit néanmoins petit enfant et attendit de moi réconfort, compréhension, soutien et compassion, ce que je ne manquai pas d'essayer de lui donner. Par la suite, au fil des jours, dans le calme et la sérénité, du moins je le pensais, nous avons repris cette conversation car je voyais bien qu'il portait ce poids et qu'il commençait à être très lourd pour son esprit. Pour autant, je ne pensais pas que la plaie de cette souffrance invisible à l'œil nu serait si profonde, l'ayant vu suffisamment serein pour poursuivre la mission qui s'étalait encore sur plus de deux mois.

C'est effectivement au retour, en France, qu'Alain développa les premiers symptômes qui, de jour en jour, ne cessèrent de grossir, prenant insolemment une trop grande place dans son cœur attristé. Impression de solitude, sensation de décalage avec ses proches, réactions quelque peu inappropriées, difficulté à trouver le sommeil, perte de l'appétit, fatigue nerveuse, récurrence des cauchemars, concentration perturbée... Tout cela est arrivé d'un coup et ça fait mal. Alain dut consulter un médecin et dès lors, entre séjours en psychiatrie et arrêts maladie, entre l'interdiction d'exercer sa fonction de tireur d'élite et celle de conduire un véhicule, entre les phases d'amaigrissement prononcé et les « rémissions » trop passagères, Alain se retrouve dans un autre lui-même, habitant sa vie « nouvelle » d'une manière étrangère. Plus rien ne semble aller malgré le soutien visible de ses camarades et de ses chefs. On lui dit qu'il faudrait qu'il

quitte le métier militaire pour faire autre chose, alors qu'il a tout misé sur l'armée qu'il aime. Perdu, déstabilisé, isolé dans sa souffrance, il est ainsi depuis son retour d'Afghanistan, voici plus de deux ans... Seul le désespoir empêche de croire à des jours meilleurs. Or, là encore, toute la richesse du cœur de l'homme se résume à l'espérance que nous ne devons jamais perdre. Il nous faut espérer pour lui et avec lui car l'espérance est souvent ce qui reste quand tout est parti à vau-l'eau. Le travail d'accompagnement sera long, mais il n'est pas permis de croire à son échec.

Le soldat qui part en opération extérieure, actuellement en Afghanistan et au Mali, mais demain peut-être et sans doute ailleurs, sait, au même titre que ses illustres devanciers qui ont servi sur des territoires hostiles comme le Liban, dans les années 80, comme le Golfe et la Bosnie dans les années 90, comme le Kosovo à l'aube des années 2000, comme la Côte d'Ivoire plus récemment, que partir en bonne santé, avec un corps intègre, ne signifie pas automatiquement revenir de la même manière. Malheureusement, trop d'exemples nous ont été donnés, qui prouvent ce cruel constat. En mentionnant cela, nous ne devons pas oublier tous nos frères soldats revenus blessés dans leur chair en raison des conflits qui ont précédés celui de l'Afghanistan ; évoquons seulement ici, comme un triste exemple parmi les autres, les quelques cent vingt blessés de l'opération Daguet lors de la Guerre du Golfe de 1991.

Malgré la douleur qui accable les familles qui perdent l'un des leurs sur ces lieux de combat et de haine, douleur que j'ai eu l'occasion d'accompagner, je ne m'arrêterai pas sur

l'absence et le vide laissés sur elles par la mort qui a pris tous ceux qui sont revenus dans des cercueils de zinc sans laisser le temps ni l'opportunité à tous ces proches, dorénavant amputés d'une partie d'eux-mêmes, d'embrasser une dernière fois l'être aimé disparu à leurs yeux. Eux aussi, d'une manière qui leur est particulière et qui ne peut se faire que dans le temps et l'accompagnement, ont à se reconstruire, en tenant compte de celui qui manque et qui manquera longtemps.

Le soldat connaît ce risque suprême. Certes, théoriquement, il y est préparé car on n'a cessé de le lui dire. Il sait qu'il n'y a pas de risque « zéro » et que lorsqu'il prépare son paquetage, avant de partir, il pense, comme je l'ai fait moi-même, au fait que peut-être, il ne sera pas là pour le ranger au retour, ou bien qu'il ne pourra pas le faire lui-même parce qu'il aura été atteint dans sa chair par une blessure physique qui mettra très longtemps à cicatriser ou qui le handicapera à vie.

J'ai eu la chance de connaître Lionel en opération. Une force de la nature habite en lui, une jovialité qui n'a pas peur de se communiquer auprès de tous ceux qu'il rencontre et qu'il soigne car il est auxiliaire sanitaire, une sagesse qui en impressionne plus d'un, le tout coloré d'un amour pour un sport qui ne se vit bien qu'en équipe, le rugby. Je ne fais qu'évoquer ici son équilibre psychologique certain, entretenu par sa vie de famille et son rôle de père. Nous avons là une personne remarquable et sans aucun doute précieuse pour vivre ces moments délicats des opérations extérieures réputées dangereuses.

Il n'est pas un combattant de première ligne, cela ne veut pas



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

selon le cheminement des uns et des autres, mais celles-ci, prenant bien en compte l'aspect somatique, sont le creuset commun de toute réadaptation purement physique.

En général, celui qui a subi un lourd traumatisme physique passe du statut de personne en bonne santé à celui de personne handicapée, communément appelée aujourd'hui « personne à mobilité réduite », ce qui, en aucune manière, n'atténue ou n'efface l'importance du handicap à gérer et à surmonter. Ce constat sémantique est surtout valable pour les accidentés de la route, les accidentés de sports dangereux, les accidentés du monde du travail et, bien entendu, les soldats victimes de blessures de guerre, c'est-à-dire tous ceux qui sont victimes d'un traumatisme soudain, violent, irréparable dans l'instant et nécessitant des soins importants.

Après le « réveil » brutal du corps, bien souvent immobilisé sur un lit d'hôpital, bardé de perfusions et autres « réjouissances » indispensables, l'être blessé dans sa chair ne sait encore rien de ce qu'il est « devenu » et de ce qui va advenir de sa corporéité. Son immobilité physique se heurte alors presque instantanément à la violence de son esprit qui s'ouvre à la réalité, quand celui-ci n'est pas lui-même atteint d'un traumatisme neurologique. Effectivement, s'il n'est pas atteint neurologiquement, ce qui aurait d'autres conséquences, hélas, encore bien plus cruelles⁹⁷, le blessé va « découvrir » assez crûment et radicalement ce que le dramatique événement, dont parfois il n'a aucun souvenir, a fait de lui. À cette occasion, un jeune soldat blessé déclarait : « J'ai pensé que la vie s'arrêtait ! » Rapidement, il sera en situation interne de révolte,

pouvant aller jusqu'au rejet de lui-même, qui, s'il en a la possibilité physique, se traduira par des gestes que l'on peut qualifier de violents et qui s'expliquent aisément, mais sont appelés à être « contenus » par l'entourage, principalement médical à cet instant. Cependant, même accompagné dans sa douleur par ses proches – qui devront être eux-mêmes guidés et soutenus car eux aussi ont connu un choc – et par le corps médical, il restera seul face à la déchirante vérité qui sera davantage le signe de la constatation des dégâts que celui du mal physique qui, lui, sera, heureusement et dans la mesure du possible, sous contrôle thérapeutique et antalgique. Contrairement à un traumatisme purement psychique, il ne pourra *refouler* au fond de sa conscience le constat dramatique de son handicap physique, il devra *accueillir* ce fait irréversible. Cela étant, il est clair que la douleur et le ressenti instantané sont la propriété exclusive et non partageable de l'individu blessé. Personne ne peut « se mettre à sa place » et encore moins « comprendre à sa place ». Il faut que la personne accompagnante – d'où qu'elle vienne – soit suffisamment humble et modeste pour s'arrêter aux portes de l'impénétrable et accepter ses propres limites devant les réactions « imprévues » du frère blessé. L'accompagnateur ne sera *jamais* le blessé qui est radicalement « seul » face à son nouveau lui-même. C'est par ses forces seules qu'il devra accueillir et apprendre à aimer ce qui est advenu de lui. Pour ce faire, il faudra qu'il soit « accompagné » pour qu'il découvre en lui ces dites forces.

C'est ainsi que l'entourage familial, amical et professionnel,

ainsi que le staff médical ignoré de lui auparavant, sera pour le patient une épaule bienveillante qui saura – *seulement* – accompagner cette souffrance. Il la portera avec lui, mais pas à sa place, non pas dans un élan de désolation, mais avec l'espoir au cœur pour redonner le goût de vivre qui commence par celui de lutter, car il y a – et à mon avis, cela n'est pas *négociable* – une obligation de vivre. Il n'est pas permis d'en douter.

Pour illustrer quelque peu ce propos et rassurer les âmes chagrines qui ne manqueront pas de réagir, souvenons-nous de toutes ces « gueules cassées » de la Grande Guerre, tous ces jeunes soldats victimes d'engins explosifs qui défigurèrent à jamais leurs visages à peine sortis de l'adolescence. Aujourd'hui encore, leur témoignage nous émeut et il peut nous aider. Un grand élan associatif²⁸ a accompagné ces hommes blessés ayant perdu leur identification sociale primaire qu'est la figure devenue impossible à regarder, leur redonnant le goût de vivre, les remettant debout en leur réapprenant à se « regarder » de nouveau dans un miroir, en face. Mais pour qu'un homme blessé dans sa chair, défiguré, amputé ou paralysé, ose se regarder en face et avoir le cœur apaisé, il est nécessaire que l'entourage – trop souvent handicapé d'amour – ne détourne pas ses yeux et apprenne à regarder aussi avec le cœur. Le premier regard porté par la famille sur le blessé handicapé est souvent déterminant, c'est pourquoi il est indispensable de préparer cet entourage immédiat pour ne pas blesser davantage le cœur de celui qui se trouve déjà bien mutilé. Tout est une affaire d'amour, de vérité et de respect. Nous reviendrons sur la notion de respect au chapitre suivant. Aimer dans la vérité sera



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

entraînent indubitablement une souffrance psychologique qui trouve un terreau favorable pour ouvrir ses griffes dépressives qui peuvent aller, il faut le réaffirmer, jusqu'à appeler la mort. Et il n'est pas forcément utile de s'étendre sur le fait connu de tous que « la souffrance apporte avec elle une dimension existentielle, celle de l'être souffrant, porteuse de doute quant aux valeurs de la vie¹⁰⁸ ». Si nous voulons vivre et construire une société digne de ce nom, il nous faut donc porter le souci de tous ceux qui ne peuvent plus, notamment en raison d'un handicap arrivé d'une manière violente – mais ceci est finalement valable pour tous les handicaps –, subvenir « normalement » à leurs besoins et nécessités contingentes. L'appel à la mort n'est pas une solution, mais un constat d'échec dû, souvent, au fait que la personne handicapée pense avoir « perdu » sa dignité et sa raison de vivre, se retrouvant entourée de personnes qui se lamentent plus qu'autre chose, troublant ainsi son esprit déjà bien meurtri. À ce propos, il n'est pas inutile de rappeler que « le respect de la personne humaine implique celui des droits qui découlent de sa dignité de créature¹⁰⁹ », le premier de ces droits étant fondamentalement le droit à la vie.

À ce niveau-là de ma pensée, en tant que croyant, et après l'avoir effleurée en introduction, il me semble opportun de cerner quelque peu cette notion de « dignité » qui se balade chez nos contemporains avec, souvent, une définition tronquée. Si la vie devient souffrante ou affaiblie par le handicap, perd-elle sa dignité ? Y a-t-il un « degré » dans la dignité de l'homme ? Ces questions, et bien d'autres, font l'objet de

nombreux débats dont les réponses erronées feraient croire que l'homme peut être considéré comme un objet qui perd de sa valeur avec le handicap, mais c'est la même chose avec la vieillesse.

Il nous appartient de rappeler quelques fondements sur lesquels se baser. Il est évident de réaffirmer – l'Église le fait – que la dignité est une qualité liée à l'essence même de l'homme. Une vie humaine garde *toute* sa valeur quelles que soient ses blessures, et cela jusqu'au dernier souffle. Inaltérable, la dignité est donc la même pour tous et n'admet pas de degré. Quelques écoles de philosophie grecque, notamment celle des Stoïciens, enseignaient déjà sensiblement la même chose, même si certains jugeaient la dignité à l'aune de la capacité à progresser dans la raison. Les Romains liaient cette notion à celle des convenances sociales, particulièrement la noblesse. La philosophie chrétienne, méditant sur le Christ qui, de riche du Ciel qu'il était, se fait pauvre parmi les pauvres, affirmant ainsi leur *parfaite* dignité, a fait un pas de plus. Les « ordres hospitaliers » comme l'Ordre de Malte, par exemple, parlaient de cette dignité du pauvre qui exige, au nom de sa « noblesse » reçue de l'Incarnation du Seigneur, un service des pauvres à la hauteur de l'enjeu, l'*obsequium pauperum* qui renvoyait à une véritable dépendance vassalique¹¹⁰. Innée à tout homme, la dignité exige donc pour *tout homme* et pour chacun un respect inconditionnel, quels que soient l'âge, le sexe et, en ce qui nous concerne, l'état de santé, qu'elle soit physique ou mentale. Le mot « dignité » va donc plus loin, d'une part, que la notion laïque antique de « fonction éminente exercée dans la société »

et, d'autre part, que « l'unique respect de la liberté humaine » nonobstant le respect de la vie sensible et souffrante, comme le défendait le philosophe Kant, par exemple, contrant ainsi la pensée chrétienne¹¹¹ qui, quant à elle, place la dignité humaine à un degré encore plus noble qu'il est bon de rappeler ici : « L'aspect le plus sublime de la dignité humaine se trouve dans cette vocation de l'homme à communier avec Dieu¹¹². » C'est cette différence de compréhension entre la pensée chrétienne, affirmant que la dignité recouvre *tout* l'homme, et la pensée laïque, certifiant que cette dignité n'est liée qu'à la *liberté de conscience* de l'homme, qui se retrouve aujourd'hui dans la lutte sur le « droit de mourir dans la dignité » opposant ces deux courants. Ainsi, ce que déclarait Descartes est poussé à son paroxysme : son « Je pense donc je suis » signifie que c'est uniquement parce que je pense que j'existe ; donc, si je n'ai pas la capacité de penser, je ne suis pas « digne » d'exister. Il peut en découler le rejet de toute personne en incapacité de « penser », ce que dénonce l'Église. Redisons encore que pour nous, chrétiens, la dignité ne s'acquiert pas, elle n'est pas une faculté intellectuelle, mais elle est innée à la personne humaine, même si celle-ci est handicapée mentale. Il nous faut donc « combattre » une certaine frange de la société, attisée notamment par la pensée franc-maçonne pour qui la dignité s'acquiert davantage par la raison. Il nous faut « combattre » cette idée faussement taxée de *libératrice* – comprise comme émancipée du carcan religieux jugé emprisonnant – qui consiste à avoir le culot de « décider » en son âme et conscience de tout, comme par exemple de définir qui a le droit de vivre en tuant les



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

comprendre la nécessité de l'accompagnement *anti-solitude*, même si les moyens dont il dispose ne sont pas à la hauteur de l'enjeu et semblent même, parfois, au nom de la terrible raison économique, régresser. Pour autant, et c'est là un point positif, on peut noter, en ce sens, et pour illustrer ce souci de *l'autre* qu'a la société, le soin formidable apporté à l'esprit blessé et parfois usé de ceux qui sont en établissement de « fin de vie ». Cela n'existe pas partout, mais cela existe quand même. Que l'on évoque seulement ici certaines maisons de retraite où des psychologues sont présents, ou encore ces maisons de soins palliatifs lourds – trop peu nombreuses – où, là aussi, on trouve des personnes accompagnant la guérison de l'esprit, guérison qui permettra *sensiblement* à la personne en fin de vie de « vivre » sa mort d'une manière « active ».

L'essentiel étant invisible à nos yeux de chair trop rivés sur le « réel », à ce stade de la vie qui s'écoule doucement comme un filet d'eau douce, ce n'est plus la maladie ni le handicap qui ont de l'importance, mais l'être humain, le patient, l'homme dans sa globalité, tout l'homme et tout homme. Le soin apporté en ces lieux de « fin de vie » doit dire à la personne souffrante (ou mourante) tout l'intérêt qu'on lui porte. Nous le savons, beaucoup de choses – invisibles et même inaudibles – passent à travers la qualité du soin donné, que ce soit au moyen du respect du corps – même insensible –, du calme et de la douceur des gestes – comme la main dans la main – ou encore de la sérénité et de la délicatesse du regard. Il faut donc l'affirmer, ici comme ailleurs, que le combat de la vie, cet *autre combat* toujours digne d'être mené à son terme, nécessite la prise en

compte de la souffrance globale de l'être humain en déshérence. Ainsi, et les infirmières en unité de soins palliatifs ne me démentiront guère, la demande de « vouloir mourir » cesse.

Dans le monde des prisons

Nous ne sommes pas dans le meilleur des mondes. Les moyens mis à la disposition de notre système de santé pour l'accompagnement psychologique étant ceux que nous connaissons, il nous est facile de percevoir la difficulté rencontrée dans ces établissements moins « nobles » aux yeux de nos contemporains que sont les prisons et autres centres de détention. En prison, l'homme est déstructuré par la nature même du lieu.

« La prison provoque un enfermement sensoriel ; tous les sens sont distordus, sauf l'ouïe. Le détenu trouve ses repères en entendant les bruits des clés, les repas, les relèves, le bruit des surveillants. L'enfermement engendre des troubles de l'espace et du temps. C'est un monde de l'intérieur rythmé par sa propre pendule¹²⁷. »

Ceci étant acquis et compris, nous nous accordons tous pour dire que, dans nos prisons aussi, un accompagnement psychologique s'avérerait nécessaire pour permettre au détenu, souvent seul avec sa détresse, en plus d'assumer ce rythme de vie totalement à part, de « comprendre » le geste délictueux qui l'a privé de liberté, l'aidant ainsi à un « départ » préparé et maîtrisé loin des murs qui incarcèrent et à un « retour » plus équilibré au sein de la vie sociale quotidienne. Je pense particulièrement à ces 20 % de détenus qui sont en

« préventive », en attente de leur jugement, qui ne savent rien de leur avenir et que l'on « mélange » avec les « anciens ». Pour eux, le choc est énorme et il est traumatisant pour la quasi-totalité de cette population.

Même si la prison, « ce lieu hostile où l'humanité est soumise à des contraintes souvent humiliantes¹²⁸ », n'est pas – en France – considérée comme une « œuvre sociale », elle a, me semble-t-il, le devoir d'accompagner ceux qu'elle enferme et qui viennent souvent de milieux défavorisés et à faible capital culturel où la solitude joue le rôle d'épouvantable reine triste. Dans les pays scandinaves, par exemple, ce souci humain existe et il n'est pas hérétique de dire que même les plus grands criminels sont considérés comme des êtres capables de « rédemption » qu'il faut « resocialiser ». Voilà pourquoi, à leur profit, des moyens sociaux – acceptés par l'ensemble de la population qui paye des impôts pour cela – sont mis en place pour les sortir « moralement » de leur isolement en les préparant à revenir « dehors ».

Chez nous, comme on en a l'habitude dans bien d'autres domaines, on fait ce qu'on peut avec ce qu'on a. Chacun sait que l'isolement, l'inaction et le manque de perspective poussent la plupart de nos détenus à vivre dans une grande solitude, leur ouvrant parfois la large porte de la dépression et du suicide. Il n'est pas inutile de rappeler que certaines personnes détenues, souvent condamnées à de longues peines, ont, au fil des années, perdu le contact avec leurs proches. Elles ne reçoivent aucune visite, n'ont aucun parloir et ne reçoivent aucun courrier. Ainsi donc, vaille que vaille, on met en place, avec une facilité assez



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

[136](#) Ambroise LAURENT, revue *Communio*, *op. cit.*, p. 107.

[137](#) Maurice BELLET, *op. cit.*, p. 39.

Chapitre 4

La lumière

« Ce n'est pas par ses propres lumières, mais par participation à la Lumière, que l'esprit acquerra la sagesse... Car il n'est possible de parler de sagesse pour l'homme que dans la mesure où cette sagesse appartient aussi à Dieu. »

Saint AUGUSTIN,
De Trinitate, XV

Tout le monde aspire à la lumière car on ne peut vivre dans la nuit. La nuit « physique » handicape nos yeux et nous avons besoin de lampes pour nous guider. La nuit « psychique » handicape notre cœur et nous avons besoin de secours pour nous en sortir... *« Si quelqu'un marche le jour, il ne bute pas, parce qu'il voit la lumière de ce monde ; mais s'il marche la nuit, il bute, parce que la lumière n'est pas en lui¹³⁸. »*

Lorsque nous « apercevons » un filet de lumière, qu'il soit « physique » ou « psychique », nous ressentons en nous-mêmes un renouveau consolateur qui vient gommer petit à petit les ténèbres de la désolation. Et je ne parle pas encore de cette lumière qui vient d'un Autre et qui donne « la joie parfaite »...

Cela dit, quel est donc celui d'entre nous qui préfère l'ombre des ténèbres au soleil de la lumière ? Pas celui qui souffre, en tout cas, même s'il ne dit mot... Lorsqu'on est au plus profond de l'abîme de la souffrance, on ne conceptualise plus le fait que la lumière soit possible, tant l'organisme blessé et torturé est

enfermé sur lui-même dans les couloirs de la nuit. Lorsque la couleur timide de la lueur se fait caresse délicate sur le bord du cœur encore écrasé, l'espoir, première étape d'un renouveau, se fait possible. On l'a vu et beaucoup d'entre nous, qui ont accompagné des personnes en difficulté, en déshérence ou en désolation, en ont été les heureux témoins.

La solitude – nous l'avons souligné à plusieurs reprises – étant l'*anti*-lumière par excellence en raison de l'isolement « intérieur » qu'elle entraîne et qui peut être fatal, la lumière ne peut donc venir que de « l'extérieur », par le biais d'une « relation », d'une altérité, d'une présence aimante et porteuse d'espérance.

« Au creux de la douleur, l'amitié, l'amour d'amitié, cela seul demeure. Tout le reste s'est absenté. L'amour d'amitié a trois visages : la présence, l'hospitalité, l'écoute. Les trois sont un. La présence est toute simple : visite, téléphone ; ou même faire dire par quelqu'un : je pense à toi. Ainsi, je continue d'exister pour d'autres, je vis en eux. Ainsi, je suis délivré d'être encerclé en moi-même, réduit à moi. L'hospitalité : j'ai été admirablement reçu, entouré, soigné. L'écoute : le téléphone est sous la main. Il suffit de le décrocher, de faire quelques chiffres : quelqu'un décroche, m'entend, à qui je peux parler en toute confiance... Ce sont là des biens précieux, qui rendent supportable le passage dans le noir¹³⁹. »

La parole d'une autre personne, accompagnée de son regard sans faux-fuyant et du respect lié à ce regard, est donc la première des thérapies d'urgence à prescrire pour celui qui entame, avec son corps, son esprit et son âme, son *autre*



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

fond de nous-mêmes, que nous avons besoin les uns des autres. Si, aujourd'hui, nous sommes ce que nous sommes, nous le devons souvent aux autres qui ont su, à un moment donné de notre existence et de la leur, nous donner des repères pour avancer sur le chemin de la lumière vers laquelle, tous, nous tendons les mains. Et cela, nous l'avons apprécié pleinement, même si nous n'avons pas subi de choc stressant et déstructurant que d'aucuns de nos frères en humanité connaissent.

Chacun de nous aspire à la lumière et a besoin d'un autre pour la trouver car, fondamentalement, l'homme n'est pas fait pour vivre seul, la Bible nous le rappelant dans ses premières pages. Ce sont souvent les moments subis d'une solitude dangereusement violente qui nous tournent vers la nuit et vers la désolation. La lumière est un don et l'humanité ne peut vivre sans elle. Et parce qu'elle est don destiné à tous, ceux qui la fréquentent doivent savoir qu'elle est un dû envers ceux qui l'ont perdue ou ne l'ont jamais connue et qu'elle n'est vraiment « lumière » que si elle est partagée.

Lionel, que nous avons rencontré auparavant, a subi un profond traumatisme à la suite d'une grave blessure au combat, provoquée par une des quatre roquettes qui tombèrent sur sa position, alors qu'il était déployé au milieu d'une section de combat comme infirmier. Il a vécu, outre sa profonde et très sérieuse blessure somatique, « presque en direct » la mort de son chef, l'infirmier major Thibault.

Physiquement revenu de très loin, après maintes opérations et des sacrifices sportifs à consentir (arrêter de jouer au rugby,

par exemple), ce solide et jovial gaillard connaît encore des forts moments de désolation psychique, dus principalement aux « retours » nécessaires et fréquents sur la table d'opération chirurgicale. On le comprend aisément, même si aucun d'entre nous ne peut vivre et assumer à sa place son « chemin de consolation » qu'il mène dans cet obligatoire et salutaire *autre combat*. Notre présence, physique, amicale, par la pensée et même par la prière, le soutien de son épouse et de sa famille et l'accompagnement de l'équipe médicale qui le suit, sont des balises que nous ne devons pas manquer de poser autour de lui. Parce que nous l'aimons, parce qu'il est notre frère, nous devons avoir envers lui une charité exigeante dont la référence n'est pas ce que nous pensons des souffrances de Lionel, mais ce que nous lui devons, au nom même de cette lumière que nous savons possible pour lui. Pour lui, nous devons être le signe de cette espérance qu'il peut perdre parfois. Nous avons cette responsabilité car nous « participons », certes pas avec la même arme que lui, à cet *autre combat*, certainement le plus important de sa vie qui n'a rien perdu de sa dignité.

Il existe des lieux de misère où, semble-t-il, la lumière a plus de difficulté à se frayer un passage. Pourtant, ce n'est pas la lueur qui manque dans ces milieux hostiles, car elle peut même venir des frères de misère qui ont la fraternité à fleur de peau. Ce qui manque, ce sont des personnes « extérieures » qui tiennent leur bougie allumée, contre vents et marées, à temps et à contretemps, nonobstant les obstacles, pour que d'autres viennent y puiser une lumière bienfaisante. Quand ces porte-

flambeaux sont présents, les ténèbres sont vaincues.

Michel a erré durant de trop nombreuses années. Sa galère sans nom a été comme un catalogue de claques que la vie a semblé, avec une sinistre jouissance, lui ouvrir, page par page, au fil des jours et surtout des nuits. S'étant construit contre son père qui ne cessait de lui reprocher ses manquements, il tomba rapidement dans les griffes de la toxicomanie la plus dure, entraîné par sa grande sœur qui, déjà, s'y était donné corps et esprit. Quittant les siens qui ne le reconnaissaient plus et auxquels il ne s'identifiait plus, il vogua de rive en dérive, sur des navires qui chavirent, sans port d'attache. Toutes les cures de désintoxication que son père lui intimait de faire se concluaient par des échecs, la volonté ne venant pas de Michel lui-même.

C'est une bénévoles d'une association caritative qui va lui réapprendre, petit à petit, qui il est et ce qu'il peut devenir. À tel point qu'ils tomberont amoureux l'un de l'autre.

L'amour est renversant. Se sentant aimé, se sachant désiré et attendu, Michel entreprit, soutenu par sa bien-aimée, une autre cure de désintoxication qui, cette fois-ci, fut la bonne. Il eut la volonté de s'en sortir car il comptait pour quelqu'un, non pas par pitié, mais par amour.

Aujourd'hui, après bien des années de galère qui font partie de son passé « dépassé », Michel a déjà vécu quelques belles années de bonheur concrétisées par la naissance de sa fille Amélie et par un travail comme employé dans cette même association caritative, se mettant ainsi lui-même au service de



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

aujourd'hui que sainte Louise de Marillac, patronne des Œuvres de Charité, affirmait que « la Charité de Jésus Crucifié nous presse » ? Pour tous ces beaux exemples d'une humanité particulièrement « réussie », il était clair que la main devenait le prolongement du cœur. Ils ont aimé jusqu'au bout de leurs forces physiques ; leur âge avancé, qui a fait qu'ils ont vieilli dans l'amour, n'a pas eu pour fâcheuse conséquence que leur amour fût vieux un seul jour de leur charitable existence.

De nos jours, on ose même opposer la vertu de charité à la passion de l'amour tant la subjectivité, l'émotionnel, le sentimentalisme et même la peur de l'autre ont pris le dessus sur l'objectif du combat contre toute forme de misère, sans trier les bénéficiaires de l'aide, ce qu'on appelait autrefois « les bonnes œuvres ».

Oui, la charité est liée à la spiritualité, c'est un fait. Comme l'affirme saint Thomas d'Aquin, « l'âme accomplit des actes de vertu et agit avec perfection lorsqu'elle opère par la charité ; c'est par cette vertu en effet que Dieu habite en elle ; mais sans charité, elle est inerte car saint Jean a écrit : “Celui qui n'aime pas demeure dans la mort”¹⁶³ ».

Si la charité est vertu, c'est-à-dire qualité acquise, c'est parce qu'elle est basée sur la parole du Christ qui ne fait pas de différence entre les hommes : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* » (Mt 5, 43) De plus, cette parole se décline tout au long des Évangiles par des actes concrets posés par Jésus lui-même et signifiant que lorsqu'un geste de charité est posé sur un pauvre, c'est lui, le Fils de Dieu, qui en « bénéficie ».

Autrement dit, pour le chrétien, il n'est pas d'autre chemin que celui de la charité qui dilate le cœur pour conduire au Christ, la véritable source capable d'irriguer nos déserts de stérilité rongeuse. Oui, la charité va très loin, sa gratuité transcende à la fois celui qui l'offre et celui qui en est le bénéficiaire. En effet, « si elle n'est pas animée par l'amour de Dieu, la charité tourne au “caritatif”, avec toutes ses équivoques : humiliation de l'assisté, ignorance des vrais besoins, fausse hiérarchie des urgences, stratégies médiatiques, enjeux financiers (charity business), luttes de pouvoir, récupérations politiques, etc.¹⁶⁴ ».

La source de la charité n'est donc pas le cœur de l'homme, son émotion ou sa peur ressenties devant la misère de « certains », mais Dieu lui-même, ce Dieu qui est charité¹⁶⁵ et qui, en faisant sauter les verrous de toutes nos peurs subjectives, nous fait saisir qu'il ne doit pas y avoir de différence de traitement envers les gens qui ploient sous la souffrance puisque nous sommes tous des frères par grâce. Ainsi, nous sommes tous capables de charité et nos frères blessés et handicapés devraient tous bénéficier de cette vertu objective intrinsèquement liée à notre dignité humaine. Nous n'avons donc pas le droit de nous dérober ; encore une fois, Jésus nous montre le chemin à suivre. Dans l'Évangile, nous le voyons rencontrer des personnes misérables et handicapées, comme le paralytique de la piscine de Bethesda¹⁶⁶ ou l'aveugle-né dont nous reparlerons plus loin. Nous le voyons aimer ces personnes et poser un regard vrai sur elles, un regard qui voit plus loin que l'apparence blessée d'un corps meurtri, un regard

qui montre que Jésus a « foi » en celui qu'il approche.

Si la charité est liée à la spiritualité, et elle l'est, cela veut dire qu'elle est liée à la foi. « Faire la charité » est une obligation qui découle de la foi, car c'est le combat pour la vie, cet *autre combat* que nous devons mener avec ceux qui n'ont plus la force de porter les armes de lumière. Mais pour celui qui n'a pas la foi, la charité peut être un bon moyen de l'acquérir. Il n'est donc pas « exempt » d'être charitable puisque tous les hommes sont perçus comme frères, même dans l'athéisme. Comme elle est un des sommets de la foi chrétienne, la charité peut aussi en devenir une des sources...

Si la charité est foi, elle est, indéniablement, espérance. Par elle, nous espérons pour celui qui souffre. Par elle, nous comprenons sa douleur. Par elle, nous pouvons partager cette douleur et la supporter avec lui. Par elle, nous sommes témoins de la lumière toujours possible. Par elle, nous détruisons les forces du désespoir. Enfin, par elle, nous donnons Dieu. Cette communion, qui transcende l'horizontal de nos vies humaines pour le sanctifier dans le vertical d'une relation divine, nous fait approcher de la félicité promise aux Enfants de Dieu car « la béatitude éternelle en effet est promise seulement à ceux qui possèdent la charité ; car sans la charité, tout est insuffisant¹⁶⁷ ».

Ainsi, la charité nous apprend beaucoup sur nous-mêmes comme elle nous apprend énormément sur notre frère qui souffre. Par elle que nous sommes appelés à servir dans le dévouement et l'abnégation, nous acquérons des grâces particulières qu'elle est la seule à nous offrir. Nous recevons « la grâce de ne pas avoir peur des fragilités et des blessures de



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

au « centre » et devient le point de référence de la foule. Le plus faible, le souffrant, le blessé, celui qui n'en peut plus de crier sa détresse est mis au cœur de notre vie de foi, de notre confiance en Dieu et de notre Espérance. Jésus l'écoute. Ainsi, cette écoute aimante, respectueuse et relevante devient la référence de toute écoute que nous devons avoir avec notre frère en misère. Et même si nous pensons avoir les « remèdes » à ses blessures, nous devons faire taire notre « ego » pour laisser jaillir la parole de l'autre. Avant d'être des « agissants », nous devons être des « écoutants » à l'image du Christ lui-même.

Seigneur, que je voie !

Toute la confiance de l'aveugle se résume en cette appellation qu'il donne à Jésus : « *Seigneur !* » L'aveugle sait qui est celui qui lui parle, comme l'apôtre Thomas le saura lui-même lorsque ses yeux « verront » le Christ ressuscité et qu'il s'exclamera tout de go : « *Mon Seigneur et mon Dieu !* » (Jn 20, 28.)

À la question du Messie, l'aveugle répond sans circonvolution qu'il veut voir, tout simplement. Sa réponse paraît être l'évidence même ; pourtant, elle vaut le coup d'être formulée. Le Christ veut que l'homme mette des mots sur ses maux car la parole libère. À la suite de Jésus, tous ceux qui veulent faire œuvre de charité, envers un frère en souffrance ou en désolation, doivent d'abord « entendre » le cri en donnant, en redonnant la parole à celui qui n'a souvent plus la force de s'exprimer ou qui en est empêché par une douleur trop forte.

Bien souvent aussi, nos frères souffrants s'adressent à Dieu. La « foule » de nos raisonnements humains ne le comprend pas

toujours et nous sommes capables d'étouffer ces cris dans le brouhaha de nos certitudes scientifiques qui masquent la profondeur de cet *autre combat* qu'ils mènent. Ne devenons pas des obstacles et ne nous prenons pas pour de vrais messies. La charité que nous mettons en œuvre, et qui est une vertu théologale – en relation avec Dieu et dont il est la source –, nous « transforme » en simple outil dans les mains de l'Artisan suprême de la Vie. C'est le Christ qui agit au cœur de l'homme et dans son cœur, qui plus est lorsque nous sommes démunis devant la trop grande souffrance portée par le frère en désolation. Croire en cela est de l'ordre de la foi et de la confiance¹⁷³. Et c'est lui qui éclaire car il est cette Lumière qui fait voir que la vie vaut le coup, même si elle blesse, « c'est pour voir cette lumière que l'œil intérieur se prépare ; pour puiser à cette fontaine que brûle une soif intérieure¹⁷⁴ ».

Jésus lui dit : Vois, ta foi t'a sauvé

Que signifie « avoir la foi » ? Le prêtre que je suis dirait instinctivement qu'il s'agit d'abord d'une conviction née d'une confiance qui fait tenir pour certains des faits invérifiables par la science, les preuves matérielles ou même la raison de l'homme. Profitons de cette parole de Jésus, mais également de l'opportunité qui nous a été donnée par Benoît XVI en cette « année de la foi » pour nous arrêter, un bref instant, sur le sens de la « foi » et sur la manière d'entrer dans la Vie par « sa porte ».

2. La foi

J'aime ce verset de la Lettre aux Hébreux : « *La foi est une manière de posséder déjà ce qu'on espère, un moyen de connaître des réalités qu'on ne voit pas*¹⁷⁵. » C'est donc une vertu théologale, c'est-à-dire d'abord un don de Dieu *pour tous*, puis une qualité acquise pour la vie spirituelle, une force contre toute sorte de mal et un défi pour la pensée « cartésienne ». Parce qu'elle est tout cela et bien plus encore, elle rapproche singulièrement l'homme de Dieu et lui permet d'apprécier que seul Dieu sauve l'homme *totale*ment et que ce salut n'est pas dû au mérite de l'homme, mais à l'amour infini de Dieu qui ne veut pas qu'un seul se perde.

Oui, à sa manière, la foi sauve car elle nous donne, à nous les hommes, une raison d'espérer en nous rapprochant de l'Essentiel restant *invisible* à nos yeux, et elle le fait d'une manière *particulière* auprès des plus pauvres. Pour autant, elle ne nous « désincarne » pas car elle n'ôte pas l'humanité de son chemin parfois très chaotique, *hic et nunc*.

Par la foi, mais surtout par grâce divine, l'aveugle est guéri de sa cécité extérieure et devient le « porteur de Dieu » pour la foule ; celle-ci va être guérie de sa cécité intérieure, car elle va passer, elle aussi, par « la porte de la foi ». Par la foi, l'aveugle est également guéri d'une autre manière, bien plus intime, au-delà de la guérison purement physique. Il retrouve sa « capacité » totale d'homme en ayant eu confiance en « celui qui passe ». À la suite du paralysé de Capharnaüm¹⁷⁶, ou encore de la pécheresse pardonnée¹⁷⁷ et de la femme aux pertes de sang¹⁷⁸ et enfin du lépreux de Samarie¹⁷⁹, notre aveugle nous ouvre les yeux *de la foi* et nous révèle que le Christ est bien ce



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

de foi est d'abord celle-ci : « La compassion du Christ envers les malades et ses nombreuses guérisons d'infirmes de toute sorte sont un signe éclatant de ce que *“Dieu a visité son peuple”*¹⁹⁸. »

On l'a vu plus haut, notamment par le récit de la guéri-son de l'aveugle de Jéricho, Jésus se fait proche des malades, des handicapés et infirmes, des laissés-pour-compte et, bien entendu, de tous ceux qui ont un handicap peccamineux dans le cœur, qu'il est venu sauver d'une manière particulière. Non seulement l'Envoyé du Père s'est fait proche de cette cohorte de souffrants, mais il s'est « identifié » à eux. Nous avons cette certitude dans cette parole restée célèbre :

*« J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus me voir [...]. En vérité, je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait*¹⁹⁹. »

Jésus n'est pas un médecin « spécialiste » ni même un généraliste qui, contre monnaie sonnante, ne soignerait que le corps, il est le Médecin total qui pénètre *gratuitement* tout l'homme.

« Il vient vivre avec les hommes, avec les plus abandonnés. Et quand il rencontre un homme qui souffre, quand en particulier cette souffrance est celle de la maladie, quand elle défigure et qu'elle paralyse, quand elle détruit le corps ou la personnalité, quand elle enferme dans la misère ou la solitude, alors, à ce

contact qui a pour lui quelque chose d'intolérable, Jésus réagit : il parle et il guérit²⁰⁰. »

Si bien qu'il n'a pas besoin d'étudier les symptômes à la manière de la médecine, ni de prescrire un traitement, puisqu'il *est* lui-même la guérison. Mais il a besoin de la « rencontre », il pousse même le malade à venir vers lui, par tous les moyens dont il dispose, y compris en se faisant aider²⁰¹, et si ce n'est pas le malade lui-même, celui qui est proche de lui fera cette rencontre pour lui. Cette extraordinaire et relevante rencontre, que le Christ provoque jusqu'à l'exiger²⁰², initie chez le malade ou le handicapé une émotion tellement profonde qu'elle est participante de la guérison totale ; en effet, elle débouche sur une louange expressive adressée à Dieu, louange qui est la vraie caractéristique de l'homme debout. C'est pourquoi « la maladie, cette image défigurée de l'homme, cette ombre sinistre de la mort, n'a rien pour Jésus d'une obsession pathologique, mais elle est pour lui une des formes les plus expressives de toutes les menaces qui pèsent sur l'homme, de toutes les forces qui sont en jeu pour le perdre. Or, l'affaire de Jésus est de sauver tout ce qui se perd, de retrouver ce qui est perdu²⁰³ ».

Jésus, le vainqueur du mal et du Mal, lutte contre *toutes* les souffrances physiques, même s'il ne rencontre pas *tous* les malades, soin qu'il confiera à ses disciples. Mais là où il passe, il se penche sur l'homme blessé, guérissant les malades et les infirmes, mais aussi agissant contre les souffrances de l'esprit et de l'âme, en redonnant la paix au cœur et en pardonnant les péchés – principale action qu'il est venu accomplir – pour que le salut offert rayonne dans toute la personne humaine et que sa

joie soit parfaite et totale.

Tout cela, il ne peut le faire que lorsque le pauvre, dans sa rencontre avec lui, se reconnaît pauvre, lui permettant ainsi de faire de son handicap, de sa souffrance et de sa misère un lieu d'expérience spirituelle, un moment de foi et une démarche de vérité. Ainsi, Jésus ne vient pas expliquer notre souffrance humaine, ni en dévoiler le mystère, mais la prendre sur lui et remplir le cœur blessé de sa sainte et douce présence de réconfort.

Quant à sa propre souffrance, elle n'est pas effacée par sa puissance de guérison. Jésus « n'utilise » pas pour lui ses forces divines, car il sait qu'il « faut » qu'il aille jusqu'au bout de l'amour et donc jusqu'à l'infamie de la croix.

Ainsi, Jésus ne rencontre pas simplement des frères souffrants pour lesquels il se donne et en qui sa souffrance devient une communion à la leur, mais il prend sur lui leur misère en acceptant de souffrir pour eux et à leur place, c'est pourquoi « *il ne rougit pas de les appeler frères*²⁰⁴ ».

Lui, dont l'humilité fut radicale et sans retour, est devenu ainsi le Serviteur souffrant dans lequel beaucoup de pauvres se reconnaissent²⁰⁵. Sa souffrance, consécutive au combat contre les forces des ténèbres, fut certaine lors de la Passion et de la mise à mort, beaucoup l'ont vue. Cependant, Jésus a connu une autre souffrance consécutive, quant à elle, à un *autre combat* profondément intérieur, contre « l'auteur du Mal » lui-même. Cette douleur du cœur est la conséquence directe du rejet de son message et de sa personne par des hommes qui, au nom même de la religion, ont préféré rester dans la nuée ténébreuse



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

- [171](#) Cf. évangile selon saint Jean 16, 11.
- [172](#) Évangile selon saint Luc 18, 35-43.
- [173](#) « Foi » et « confiance » ont la même racine. La confiance, c'est la foi en quelqu'un, en l'occurrence le Christ.
- [174](#) Saint AUGUSTIN, *Commentaire sur le psaume 41*, 2.
- [175](#) Lettre aux Hébreux 11, 1.
- [176](#) Cf. évangile selon saint Luc 5, 17-26.
- [177](#) Cf. évangile selon saint Luc 7, 36-50.
- [178](#) Cf. évangile selon saint Luc 8, 43-48.
- [179](#) Cf. évangile selon saint Luc 17, 11-19.
- [180](#) Bernard SESBOÛE, « Parler de l'espérance aujourd'hui », revue *Christus*, n° 206, avril 2005, p. 143.
- [181](#) Etienne MICHELIN, *La foi en action*, vol 2, EDB, 1997, p. 13.
- [182](#) Évangile selon saint Luc 4, 18, d'après le livre d'Isaïe 61.
- [183](#) Cf. seconde lettre de saint Paul aux Corinthiens 5, 7.
- [184](#) Première épître de saint Jean 1, 5.
- [185](#) Première épître de saint Jean 4, 8.
- [186](#) Lettre de saint Paul aux Philippiens 4, 13.
- [187](#) Première épître de saint Jean 4, 12.
- [188](#) BENOIT XVI, discours lors des 26^e JMJ de Madrid, 18 août 2011.
- [189](#) BENOIT XVI, célébration pénitentielle du Mercredi des Cendres, 1^{er} mars 2006.
- [190](#) Cf. évangile selon saint Luc 4, 18.
- [191](#) Expression chère à l'Ordre de Malte, reprise par saint Camille de Lellis, puis par saint Vincent de Paul.
- [192](#) Évangile selon saint Jean 11, 11.
- [193](#) Évangile selon saint Matthieu 5, 3-12.
- [194](#) *Catéchisme de l'Église catholique*, § 1719.
- [195](#) Évangile selon saint Jean 14, 6.
- [196](#) Cf. Jean-Yves DUCOURNEAU, *Jésus, l'Église et les pauvres*, EDB, 2010, p. 29-41.
- [197](#) Évangile selon saint Jean 5, 19.
- [198](#) *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 1503.

- [199](#) Évangile selon saint Matthieu 25, 34-40.
- [200](#) Jacques GUILLET, « Le Christ médecin », revue *Christus*, n° 210, HS, mai 2006, p. 148.
- [201](#) Cf. évangile selon saint Marc 2, 1-12.
- [202](#) Cf. évangile selon saint Marc 5, 25-34.
- [203](#) Jacques GUILLET, *op. cit.*, p. 153.
- [204](#) Lettre aux Hébreux 2, 11.
- [205](#) Cf. livre d'Isaïe 50, 4-7.
- [206](#) Évangile selon saint Luc 22, 42.
- [207](#) Évangile selon saint Luc 23, 46.
- [208](#) Évangile selon saint Luc 23, 34.
- [209](#) BENOIT XVI, encyclique *Deus caritas est*, n° 35.
- [210](#) Victor SION, *Pour un réalisme spirituel*, vol. 1, « L'instant présent », EDB, 1989, p. 45.
- [211](#) Évangile selon saint Matthieu 10, 8.
- [212](#) *Catéchisme de l'Église catholique*, § 1500.
- [213](#) Concile Vatican II, *Gaudium et spes*, n° 1.
- [214](#) Christian POIRIER, *Le combat spirituel*, Salvator, 2008, p. 286.
- [215](#) Cf. Emmanuel LEVINAS, *De Dieu qui vient à l'idée*, II, Vrin, rééd. 1992.
- [216](#) BENOIT XVI, encyclique *Spe salvi*, n° 38.
- [217](#) BENOIT XVI, encyclique *Deus caritas est*, n° 34.
- [218](#) Saint VINCENT DE PAUL, *Conférences et entretiens*, tome XII, p. 304.
- [219](#) Première lettre aux Corinthiens 1, 14-15.
- [220](#) SENEQUE, *De la vie heureuse*, Librio, 2005, p. 16.
- [221](#) Jacques ARÈNES, « Accompagner l'*homo viator* », revue *Christus*, 210, HS, 2006, p. 21.

Conclusion

L'espace d'une vie...

« L'amour du prochain consiste précisément dans le fait que j'aime aussi, en Dieu et avec Dieu, la personne que je n'apprécie pas ou que je ne connais même pas. Cela ne peut se réaliser qu'à partir de la rencontre intime avec Dieu, une rencontre qui est devenue communion de volonté pour aller jusqu'à toucher le sentiment. J'apprends alors à regarder cette autre personne non plus seulement avec mes yeux et mes sentiments, mais selon la perspective de Jésus-Christ. Son ami est mon ami. Au-delà de l'apparence extérieure de l'autre, jaillit son attente intérieure d'un geste d'amour, d'un geste d'attention, que je ne lui donne pas seulement à travers des organisations créées à cet effet... Je vois avec les yeux du Christ et je peux donner à l'autre bien plus que les choses qui lui sont extérieurement nécessaires : je peux lui donner le regard d'amour dont il a besoin. »

BENOIT XVI,
Encyclique *Dieu est Amour*, n° 18, 2006

Handicapés du cœur, handicapés du corps, cabossés de la vie et autres frères et sœurs de misère pris dans le tourbillon des échecs, enfants abandonnés dans le désert de notre monde, blessés de l'âme et tous les rescapés que nous sommes d'un radeau de la Méduse dont le Christ seul a pu éviter le naufrage, tous, nous avons besoin d'amour, les plus pauvres d'entre nous étant *prioritaires*.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Mon âme a soif de Dieu, le Dieu vivant ; quand pourrai-je m'avancer, paraître face à Dieu ?

Je n'ai d'autre pain que mes larmes, le jour, la nuit, moi qui chaque jour entends dire : « Où est-il, ton Dieu ? »

Je me souviens et mon âme déborde : en ce temps-là, je franchissais les portails.

Je conduisais vers la maison de mon Dieu la multitude en fête, parmi les cris de joie et les actions de grâce.

Pourquoi te désoler, ô mon âme, et gémir sur moi ? Espère en Dieu !

De nouveau je rendrai grâce : il est mon sauveur et mon Dieu !

Si mon âme se désole, je me souviens de toi, depuis les terres du Jourdain et de l'Hermon, depuis mon humble montagne.

L'abîme appelant l'abîme à la voix de tes cataractes, la masse de tes flots et de tes vagues a passé sur moi.

Au long des jours, le Seigneur m'envoie son amour ; et la nuit, son chant est avec moi, prière au Dieu de ma vie.

Je dirai à Dieu, mon rocher : « Pourquoi m'oublies-tu ? Pourquoi vais-je assombri, pressé par l'ennemi ? »

Outragé par mes adversaires, je suis meurtri jusqu'aux os, moi qui chaque jour entends dire : « Où est-il, ton Dieu ? »

Pourquoi te désoler, ô mon âme, et gémir sur moi ? Espère en Dieu !

De nouveau je rendrai grâce : il est mon sauveur et mon

Dieu !

Psaume 41/42

La détresse, la dépression et toute forme de souffrance peuvent enfermer celui qui en est la victime, dans une solitude destructrice qui va à l'encontre de toute forme de guérison, qu'elle soit du corps ou de l'esprit. La Parole de Dieu, à travers la Bible, nous montre cela, notamment dans les psaumes. Cependant, nous l'avons vu, il n'existe pas d'autre remède « humain » à la solitude que la charité qui nous affirme que nous ne pouvons pas exister les uns sans les autres. Cette charité, vertu théologique, se décline, humainement parlant, dans la valeur de solidarité. C'est ce que le pape Jean-Paul II expliquait :

Il est une autre loi de la création : celle de la solidarité. Les hommes ont été créés solidaires en Adam, liés les uns aux autres, dans le bien comme dans le mal. Cette solidarité a un côté merveilleux : nous héritons de la sagesse et du progrès des générations précédentes, mais aussi de leurs fautes. On ne peut pas vouloir l'un en évitant l'autre. La terre appartient à Dieu, mais elle a été donnée à l'ensemble des hommes. Dieu ne veut pas le gaspillage des uns parce que leur sol est généreux, et le dénuement des autres parce qu'ils n'ont pas cette chance. Il ne doit pas y avoir de privilèges pour les riches et les forts, et l'injustice pour les pauvres et les handicapés. Tous sont égaux en dignité. **Nous ne pouvons exister les uns sans les autres, et nous avons tout à recevoir des autres...**

Dieu a voulu un monde de partage, de solidarité, d'entraide.

L'Église le dit-elle assez fort ? Peut-être pas... Nous sommes l'Église, vous et moi. Et l'Église n'est pas la seule à façonner ce monde. Elle voudrait amener à la conversion ceux qui abusent de l'homme, mais pas par la haine ou la violence.

Discours pour les jeunes à Strasbourg, 1988

L'espérance est une vertu que les chrétiens doivent cultiver afin qu'elle soit la semence d'une vie meilleure pour tous ceux qui ploient sous le poids de la misère, de la guerre et de la bêtise humaine. On a vu, tout au long de l'Histoire des hommes, des peuples meurtris laisser éclater à la face du monde, qui en demeura ébahi et surpris, ce chant de l'espérance qu'aucune chaîne d'esclavage ne put emprisonner ni faire taire. Souvenons-nous du séisme en Haïti où de nombreux chrétiens, debout sur les ruines de leurs églises et ayant perdu tout ce qu'ils avaient, famille et biens, rendaient grâce à Dieu par des chants de louange qui semblaient venir de nulle part. Souvenons-nous aussi de ce « génocide » au Rwanda, où une communauté fut presque décimée sous les yeux désabusés du monde abasourdi. L'ancien chef de l'opération menée par la France pour éviter ou du moins atténuer ce bain de sang, le général Didier Tazuin, se souvient d'un moment qui lui a semblé, sur le coup, complètement décalé, mais qui, pourtant, dans cette misère de sang, évoquait l'espérance qui est et demeure la source de toute reconstruction humaine digne de ce nom :

Une douzaine d'Anciens sont assis dans l'herbe autour de moi... je demande bien sûr à ces gens ce qui leur manque le



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Creusant en profondeur des sentiers arides
Triste à mourir, je pleure tous mes maux
Et ma foi s'étirole en sinistres lambeaux.
Qui suis-je donc, moi qui ne suis rien
Que du vent inutile fuyant son lendemain
Trouverai-je la paix alors que tout est guerre
Saurai-je sourire au rayon de lumière ?
Seigneur de toute grâce et de toute bonté
Vois en ce jour mon âme désœuvrée
Même tombée à terre, elle est tienne
Essayant d'avancer, hélas, elle se traîne
Se cachant ça et là comme autrefois Adam
Honteuse d'avoir perdu sa joie d'antan
Elle espère encore un souffle de ta vie
Pour qu'en elle, jaillisse le cœur de ton Esprit.
Je n'ai plus que toi, mon tout, mon Roi
Illumine mon âme de tes rayons d'émoi
Et que ta grâce, source de mon bonheur,
Mette à jamais, heureuse, mon âme en ton cœur.

Amen.

Bibliographie

- BELLET Maurice : *L'épreuve*. DDB. 1988.
- BENOÎT XVI : Encyclique *Spe salvi*. Téqui.
- BENOIT XVI : Encyclique *Caritas in veritate*. Téqui 2009.
- CATECHISME DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE. Mame-Plon. 1992.
- CHERVILLE Jean : *Être là où ça fait mal*. CLD. 2003.
- CONCILE VATICAN II.
- CROCQ Louis : *Les traumatismes psychiques de guerre*. Odile Jacob. 1999.
- DUCOURNEAU Jean-Yves : *Jésus, l'Église et les pauvres*. EDB. 2010.
- GUILLEBAUD Jean-Claude : *La refondation du monde*. Seuil. 1999.
- JEAN-PAUL II : *Le sens chrétien de la souffrance*. Téqui. 1984.
- JEAN-PAUL II : *Entrer dans l'espérance*. Mame-Plon. 1994.
- JOLLIEN Alexandre : *Petit traité sur l'abandon*. Seuil. 2012.
- NAVARRÉ Christian : *Psy des catastrophes*. Imago. 2007.
- NIERES Claude : *Faire la guerre*. Privat. 2001.
- POIRIER Christian : *Le combat spirituel*. Salvator. 2008.
- RICHER Etienne : *La force de l'espérance*. Béatitudes. 1997.
- TEILHARD DE CHARDIN Pierre : *Sur la souffrance*. Seuil.

1974.

VASSEUR Véronique : *Médecin-chef à la prison de la Santé*. Le Cherche Midi. 2000.

COLLECTIF :

Revue CHRISTUS, 176 : *L'écoute*. 1997.

Revue CHRISTUS, 194HS : *L'épreuve du mal*. 2002.

Revue CHRISTUS, 195 : *Le respect*. 2002.

Revue CHRISTUS, 206 : *Espérer*. 2005.

Revue CHRISTUS, 210HS : *Psychologie et vie spirituelle*. 2006.

Revue COMMUNIO, XIX. 6, n° 116 : *La charité*. 1994.

Revue INFLEXIONS, n° 10 : *Fait religieux et métier des armes*. 2009.

Ce livre vous a plu, vous pouvez,
sur notre site internet :
donner votre avis vous inscrire
pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet,
la présentation des auteurs, la revue de presse,
le programme des conférences et événements à venir
ou encore feuilleter des extraits de livres :

www.editions-beatitudes.fr